B.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1268



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Rev. Revolution de Portugal Enquisição 1778.

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL, *TRAGÉDIE.* DÉDIÉE *A SA MAJESTÉ* LE ROI DE PORTUGAL.

Il est des Noms heureux consacrés par l'amour.
Acte 3eme. Scene 4eme.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXV.

PERSONNAGES.

LE DUC DE BRAGANCE.
LA DUCHESSE DE BRAGANCE.
VASCONCELLOS, *Miniſtre de la Cour d'Eſpagne.*
JUNIE, *Fille de Vaſconcellos.*
DONA DALMADA, *Veuve d'un grand Seigneur.*
DALMADA, *ſon Fils, Amant de Junie.*
PINTO RIBEYRO, *Confident du Duc de Bragance.*
DALMEIDA, *Vieillard parlant au nom du Peuple.*
MENDOZE, *Seigneur parlant au nom de la Nobleſſe.*
PALLEYA, *Confident de Vaſconcellos.*

NOROGNA, SALSAIGNE, SOUZA, MELLO, MENEZÉS, } *Conjurés.*

LES GARDES DU DUC.
LES GARDES DE VASCONCELLOS.
UNE TROUPE DE SOLDATS.
LE PEUPLE.

La Scène eſt à Lisbonne dans le Palais des Rois.

Le Théâtre repréſente la Salle d'Audience des anciens Rois de Portugal ; on y voit les Portraits des différents Princes de la Famille de Bragance, & de leurs principaux Miniſtres.

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PORTUGAL.

SIRE,

UN PRINCE rappellé sur le Trône par l'amour de son Peuple, de nouvelles Spartiates, méprisant l'esclavage & la mort, pour assurer la Couronne à leur Maître légitime, une Nation brave, courageuse, impatiente d'un joug étranger, choisissant

pour Souverain, le dernier Rejetton de la Famille Royale des Bragances : tel eſt le ſpectacle que je préſente à VOTRE MAJESTÉ. *Je ſerais trop heureux, ſi vous daigniés honorer ce faible eſſai de votre ſuffrage & de vos larmes ; ce ſerait pour moi la récompenſe la plus flatteuſe. Ah !* SIRE ! *puiſſai-je en être le témoin. tomber à vos pieds, & vous prouver de vive voix, que je ſuis avec la vénération profonde que je dois à Votre Perſonne Sacrée,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-reſpectueux Serviteur,

LE BARON DE MARGUERITTES.

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VASCONCELLOS, PALLEYA.

VASCONCELLOS.

CE jour livre en nos mains l'héritier des Bragances,
Palleya, le ſuccès paſſe nos eſpérances ;
Le Duc vient à Lisbonne ; iſſu du ſang des Rois,
Ebloui par l'éclat de ſes nouveaux emplois,
Sans doute il ſe promet, qu'en des tems plus proſperes,
Il pourra remonter au trône de ſes Peres ;

Il nourrit dans ſon cœur cet inutile eſpoir,
Et creuſe ſon tombeau ſans s'en appercevoir.

PALLEYA.

Tant que les Portugais le verront à leur tête,
L'Eſpagne doit trembler de perdre ſa conquête.
Le Duc eſt trop puiſſant.

VASCONCELLOS.

C'eſt à moi d'y veiller.
A mon ambition je prétends l'immoler.
J'ai verſé tant de ſang pour ſervir ma vengeance.
Sa mort doit à jamais affermir ma puiſſance.
Cachons-lui nos projets, pénétrons ſes deſſeins,
Mais ne le laiſſons pas échaper de nos mains.
Il faut qu'un prompt trépas....

PALLEYA.

Quoi, Seigneur!

VASCONCELLOS.

Qu'il périſſe.
Ma ſureté demande un ſi grand ſacrifice.
Voilà le dernier coup que doit frapper mon bras;
Sans doute le ſuccès ne me trompera pas.
Tout ſeconde mes vœux; ſa perte eſt ſon ouvrage,
Il ſe livre lui-même.

PALLEYA.

On vante ſon courage;
Le nom de ſes Ayeux eſt ſacré parmi nous.

VASCONCELLOS.

Il ne peut m'oppoſer qu'un impuiſſant courroux.

PALLEYA.

La Ducheſſe eut toujours tout pouvoir ſur ſon ame;

Par ſes diſcours hardis ſans ceſſe elle l'enflame.
Chaque jour l'entretient d'un trône qu'il n'a pas ;
Lui fait voir chaque jour le ſceptre & ſes appas.
Pour regner en ces lieux tout lui paraît poſſible ;
La couronne a pour elle un attrait invincible.

VASCONCELLOS.

Je connais mieux que toi ſon cœur ambitieux ;
Elle veut voir le Duc au rang de ſes Ayeux ;
Et même dans ce jour elle vient à Lisbonne,
Partager avec lui l'éclat qui l'environne.
De leurs vaſtes projets j'arrêterai le cours.

PALLEYA.

Le peuple trop crédule écoute leurs diſcours ;
Avide, plein d'ardeur, il vole vers le Tage ;
Il a déjà couvert l'un & l'autre rivage.

VASCONCELLOS.

Pourquoi leur envier ces vains amuſemens ?
Je leur rendrai le Duc, mais pour quelques momens.
Et, ſi j'affecte ici cet air de confiance,
C'eſt pour mieux aſſurer la perte de Bragance.
A peine Dom Henri repoſait au tombeau,
De la guerre à l'inſtant s'alluma le flambeau.
Philippe & Médicis qui prétendaient au trône,
Chacun de leur côté s'aſſuraient de Lisbonne.
Rappelle-toi ce jour où l'Eſpagnol vainqueur
Sous d'Albe, dans ces murs, ſignala ſa fureur :
Tout céda ſans effort au bonheur de ſes armes ;
On couronna Philippe au milieu des allarmes ;
Et malgré les traités qu'il rendait ſuperflus,
Le vainqueur inſolent écraſa les vaincus.

Dès lors on ne vit plus que crimes, que carnage,
Les Grands du Portugal retenus en ôtage,
Les Nobles exilés, les Citoyens en pleurs;
Tout gemiſſait enfin ſous le poids des malheurs.
Neuf luſtres écoulés dans ces revers funeſtes,
De l'état opprimé voyaient périr les reſtes.
Inconnu juſqu'alors, je vins dans ce ſéjour;
J'appris facilement le grand art de la cour.
A bien diſſimuler élevé dès l'enfance,
Des plus vieux courtiſans j'égalai la ſcience;
Dans le fond de mon cœur j'enfermai mes ſecrets;
Et bientôt occupé de mes ſeuls intérêts,
Je ſacrifiai tout, mes parens, ma patrie;
Je flattai les tyrans, j'aidai leur tyrannie:
Je me fis déteſter de mes concitoyens;
Mais je ſus raſſembler le pouvoir dans mes mains:
Tout tremble devant moi; le peuple & la nobleſſe
A mes ordres ſoumis les attendent ſans ceſſe.
Je ſuis tout en ces lieux; dans un ſecret dépit
La Vice-Reine voit augmenter mon crédit.
Jalouſe que les grands oſent en ſa préſence,
Me rendre des devoirs dont ſa fierté s'offenſe;
Elle quitte Lisbonne, elle va dans ce jour,
Loin de la capitale, établir ſon ſéjour.
Tu le vois, Palleya, j'en aurai ſeul la gloire,
J'arrêterai le Duc.

PALLEYA.

Vous!

VASCONCELLOS.

Oui; tu peux m'en croire.

PALLEYA.

PALLEYA.

Sans vouloir du Conseil sonder la profondeur ;
Pourquoi du Portugal le nommer Gouverneur ?
Sans cesse accompagné d'une suite nombreuse ,
Il promene en tous lieux sa pompe fastueuse ;
Il arrive à Lisbonne , & vous ne craignez pas ?

VASCONCELLOS.

Il ne voit pas l'abîme entrouvert sous ses pas.
La Cour est une mer si féconde en naufrages ,
C'est en vain qu'il s'y croit à l'abri des orages.
Loin de le rassurer , ce titre si brillant ,
L'aurait rendu craintif , s'il eut été prudent.

(Ils avancent tous les deux sur le théâtre.)

On voulait éviter le bruit & le désordre ;
Pour se saisir de lui Dom Lopez avait ordre
De croiser sur la côte avec quatre vaisseaux.
Le Duc favorisé par les vents , par les eaux ,
Vit de ses ennemis la flotte dispersée ,
Et trouva loin de nous une retraite aisée ;
La mer , les élemens ont combattu pour lui ;
Mais le terme s'avance , & sans doute aujourd'hui
Je confondrai du Duc la frivole espérance ;
Ce qu'on prend pour faveurs n'en est que l'apparence.
Le coup est décisif. Puis-je compter sur toi ,
Sur la fidélité que tu dois à ton Roi ?

PALLEYA.

Vous avez vu , Seigneur , mon zéle

VASCONCELLOS.

Et ta prudence.
Ecoute ; tout dépend de garder le silence ;
Tu connais Ménezés , & Dona Dalmada ,

PALLEYA.

Le frere du proscrit, & la sœur de Souza.

VASCONCELLOS.

Tu sais combien de fois cette femme hautaine
Contre les Espagnols a signalé sa haine;
Tu sais jusqu'à quel point ils bravent mon pouvoir;
Je veux briser leurs fers;

PALLEYA.

Ciel! ne puis-je prévoir
Pour quels desseins secrets?

VASCONCELLOS.

Voici mon espérance.
Le Duc ainsi trompé sera sans défiance;
Il verra ses amis accablés de bienfaits,
Et tous ses partisans libres dans ce palais.
Cependant sous ses pas je prépare un abîme,
Et de sa confiance il sera la victime.
L'entreprise est hardie & le projet nouveau;
Apprends, cher Palleya, que le même vaisseau
Qui conduira le Duc triomphant dans Lisbonne,
Doit le mener dans peu captif à Tarragone.
Dans ce même Palais, je prétends m'en saisir;
Pour le conduire au Roi, je veux bien te choisir;
Tu peux juger, ami, de sa reconnaissance,
Si tu mets dans ses mains l'héritier de Bragance.
Voilà tous mes projets.

(On entend un bruit confus.)

PALLEYA.

Quel bruit tumultueux?

VASCONCELLOS.

Va, cours t'en informer, & reviens en ces lieux.

(Palleya sort.)

SCENE II.

VASCONCELLOS *seul.*

LA fortune à mon char conſtamment enchaînée
Veut dans cet heureux jour combler ma deſtinée !
C'eſt peu d'avoir ſur moi répandu ſes faveurs,
Elle aſſure à jamais mon rang & mes grandeurs ;
Le Duc toujours ſéduit par un frivole hommage,
Ne voit pas les écueils ſemés ſur ſon paſſage.
Il vient chercher des fers... Mais... quoi !... moi, ...
Portugais.....
J'arrêterais ce Prince en ce même palais,
Où je vois retracés les traits de mes Ancêtres,
Vertueux citoyens, fideles à leurs maîtres ;
Je chargerais de fers, devant vous, mes ayeux,
Le Rejetton d'un ſang qui vous fut précieux.
Vous me glacez d'effroi ; je ne puis m'y réſoudre ;
De vos yeux enflammés je vois ſortir la foudre.
Fatale ambition ! j'ai trop ſuivi ta voix.
Tu m'égarais, hélas ! j'allais trahir mes Rois....
Que dis-je !.... vains remords ! quel ſcrupule m'arrête ?
Dois-je faire tomber l'orage ſur ma tête ?
Après tant de fureurs quel ſerait mon eſpoir,
Si le Duc s'emparait de l'abſolu pouvoir ?
Au ſang de mes vrais Rois, je fus parjure & traître ;
Il faut donc m'aſſurer l'appui du nouveau Maître.
Il faut donc tout tenter pour conſerver nu rang,
Qui m'a fait en ces lieux répandre tant de ſang,
Mais j'apperçois Junie.

SCENE III.

VASCONCELLOS, JUNIE.

VASCONCELLOS.

APProchez-vous ma fille.
Vous êtes le ſoutien, l'eſpoir de ma famille.
Mon cœur en vous voyant, tout fier de vos appas
N'attend que de vous ſeule un pouvoir qu'il n'a pas.
Eh ! quoi ! vous paroiſſez incertaine, étonnée !

JUNIE *avec tendreſſe.*

Ah ! plutôt je bénis cette heure fortunée,
Qui me fait eſpérer que peut être aujourd'hui
Votre fille pourra devenir votre appui.

VASCONCELLOS.

Il faut donc avec vous m'expliquer ſans myſtere ;
Je veux que vous ſoyez ſeule dépoſitaire,
Du deſtin de l'état, d'un important projet
Dont votre ſecours ſeul peut aſſurer l'effet.

JUNIE.

Comment ! il ſe pourrait !

VASCONCELLOS.

Ma triſte expérience
Du pouvoir de l'amour m'a donné connaiſſance ;
Je ſais votre ſecret, j'ai lu dans votre cœur,
Ma fille, vous aimés d'Almada

JUNIE.

Moi, Seigneur !

VASCONCELLOS.

L'éclat de ſes vertus, & ſa naiſſance illuſtre,
A ma famille encore ajouterait un luſtre ;
Épris de vos appas, il voudrait en ce jour,
Voir par un tendre hymen couronner ſon amour.
J'y conſens, banniſſez une crainte ſervile ;
J'approuve cet hymen ; mais il doit m'être utile,
Mais il doit en ces lieux cimenter mon pouvoir.
Junie, en votre amant, je mets tout mon eſpoir,
Il peut tout eſpérer de vous & de moi même ;
En un mot, rien ne doit l'arrêter s'il vous aime.
Je réponds de ſes jours, & je ne prétends pas
Pour ſervir mes projets, l'expoſer au trépas.
Je ſais qu'il vous eſt cher, je connais ſa vaillance,
Je ne veux employer que ſa ſeule prudence ;
Le ſuccès eſt certain, s'il veut me ſeconder,
Entre le Duc & vous, il n'a qu'à décider.
Ce Prince aujourd'hui même arrive dans Lisbonne ;
Lui ſeul peut obſcurcir l'éclat qui m'environne,
Et je ſuis confondu, s'il reſte parmi nous,
Avec ces Courtiſans que j'ai fait trembler tous ;
Le Duc commande ici comme le Roi lui-même ;
Mais un piege eſt caché ſous ce titre ſuprême.
Philippe veut ſa mort ; il faut qu'adroitement,
Il tombe ſous mes coups, trompé par votre amant,
Il y va de ma gloire, il y va de ma vie.

JUNIE.

Dalmada n'eſt point fait pour tant de perfidie ;

VASCONCELLOS.

Uſez de tous vos droits ſur un cœur amoureux.

JUNIE.

Il me refuſerait, il eſt trop généreux.
Ma bouche à Dalmada commandant l'impoſture,
Dicterait à la fois ma honte & ſon parjure.
Ainſi contre lui-même abuſant du crédit,
Que mes faibles attraits auraient ſur ſon eſprit,
Ma main l'entraînerait pas à pas dans le crime.
Je ſais combien ſon cœur eſt grand & magnanime;
Que les ſeules vertus ont droit de l'enflamer,
Et je le forcerais à me méſeſtimer.
S'il devient inconſtant, je ſaurai me contraindre,
Vous ne m'entendrez point murmurer, ni me plaindre;
Mais perdre ſon eſtime, être vile à ſes yeux:
Voilà ce que je crains:

VASCONCELLOS.

Voici ce que je veux.
Peut-être votre amant peu fait aux artifices,
De la mort de ſon pere ignore les complices;
Le peuple l'adorait, & j'en devins jaloux.
Dalmada, trop puiſſant, expira ſous mes coups;
Je craignais ſa valeur, & ſon ame hautaine;
En le faiſant périr, je ſatisfis ma haine,
Et feignant de remplir à regret mon devoir,
A perdre un ennemi j'employai mon pouvoir.
Craignez en ce moment qu'un ordre ſanguinaire
N'uniſſe dans la tombe & le fils & le pere.
Son amour à mes yeux eſt un crime de plus,
Si pour me l'attacher mes vœux ſont ſuperflus.
Il vient; éloignez-vous; & choiſiſſez vous-même
Ou ſa mort, ou ſa main

JUNIE *ſe retirant dans le fond du Théâtre.*

Quelle rigueur extrême!

SCENE IV.

VASCONCELLOS, DALMADA, JUNIE *dans l'éloignement.*

DALMADA.

LE Duc en ce moment arrive dans le port ;
Vingt eſcadrons armés l'attendaient près du fort.
Il marche vers ces lieux, il s'avance à leur tête,
Le peuple ſatisfait le contemple & l'arrête.
Il voit dans tous les yeux, il lit dans tous les cœurs,
Qu'on eſpére en lui ſeul aprés tant de malheurs.
Il comble de bienfaits tout ce qui l'environne ;
Le bonheur avec lui ſemble entrer dans Lisbonne,
Et le peuple à grands cris ſignalant ſon amour,
D'un Prince qu'il cherit célébre le retour.

VASCONCELLOS.

Vous oſez devant moi tenir un tel langage !
Dalmada, je veux bien faire grace à votre âge.
J'oublie, en ce moment, vos diſcours & mes droits ;
Je vous pardonne encor pour la derniere fois ;
D'un tranſport indiſcret calmez la violence,
Et montrez moins d'amour pour le Duc de Bragance.

DALMADA.

En puis-je trop montrer pour le ſang de mes Rois ?

VASCONCELLOS.

Ce Sang ne regne plus, s'il regnait autrefois.

DALMADA.

Un tyran, à ſon gré, peut-il dans ſa colere
Ravir aux ſouverains ce ſacré caractere,
Et cet auguſte éclat qu'impriment ſur leurs fronts
Le rang de leurs ayeux, leurs vertus & leurs noms.

VASCONCELLOS.

Laiſſez cette faibleſſe au crédule vulgaire,
Et profitez enfin d'un conſeil ſalutaire.
Parmi tant de Héros qui brillent à la Cour,
J'ai diſtingué le ſang qui vous donna le jour.

DALMADA.

La vertu fut toujours proſcrite par le crime ;
Hélas ! mon pere fut la premiere victime :
On cherchait pour le perdre un prétexte apparent ;
Il étoit vertueux, put-il être innocent !

VASCONCELLOS.

On l'accuſait ;

DALMADA.

Arrête, & ceſſe de prétendre
Que par de tels détours je me laiſſe ſurprendre.
Tu diſtinguas mon ſang, toi qui le répandis,
Toi, le plus acharné de tous nos ennemis !
Par un ordre cruel, ô mon malheureux pere !
Sous le fer d'un bourreau tu finis ta carriere,
Et ton coupable fils, ſans lui percer le ſein,
A pu s'entretenir avec ton aſſaſſin.

VASCONCELLOS.

Son trépas aſſurait le repos de Lisbonne.
La Cour dut le traiter en ennemi du trône.

DALMADA.

Pour le faire périr, tu le peignis au Roi,

Comme

Comme un monstre odieux, enfin semblable à toi.
Ignorant tes forfaits, je changerais peut-être,
J'ai trop à mes dépens appris à te connaître ;
Tu distinguas mon sang! .... toi .... toi .... dont la fureur
Retient ma mere encore en un lieu de douleur.
Ma mere.... qui jamais ne commit d'autre crime
Que d'avoir trop aimé son maître légitime.

VASCONCELLOS.

Je lui vais en ce jour offrir la liberté,
Douterez-vous encore de ma sincerité !

DALMADA *avec feu.*

Ma mere sera libre ! ah ! flateuse espérance !

VASCONCELLOS.

J'en veux prendre à témoin ma fille qui s'avance.

(*Junie, avance auprés de son pere.*)

DALMADA.

C'est elle-même ! ô ciel !

VASCONCELLOS.

Junie, en ce moment
Rassurez Dalmada, recevez mon serment ;
Je jure devant vous de délivrer sa mere,
Avant que le soleil ait fini sa carriere.

DALMADA.

Après un tel bienfait....

VASCONCELLOS *à sa fille.*

Je vous laisse en ces lieux.
Vous m'entendez.....

(*il sort*)

JUNIE *soupirant.*

Hélas !

SCENE V.

JUNIE, DALMADA.

DALMADA, *après avoir conſideré Junie avec un air d'embarras, & pendant quelque temps.*

Vous détournez les yeux !
Madame, cet accueil a droit de me ſurprendre.

JUNIE *ſans le regarder.*

Vous ſerez moins ſurpris, ſi vous voulez m'entendre.

DALMADA.

A peine daignez-vous regarder votre amant.

JUNIE.

Mon amant ! vos fureurs dégagent mon ſerment.
De l'objet qu'on chérit, on reſpecte le pere ;
Et loin de n'écouter qu'une aveugle colere,
Loin de vous échapper en outrageans diſcours,
Vous deviez tout ſouffrir de l'auteur de mes jours.
J'aurais ſenti le prix d'un pareil ſacrifice ;
A votre amour pour moi j'aurais rendu juſtice ;
Et vous n'avez fait voir qu'un fier reſſentiment ?

DALMADA.

J'ai trop ſuivi ſans doute un premier mouvement ;
Mais pardonnez, Madame, à l'excès de mon zele,
Votre pere voulait que je fuſſe infidele,
Que parjure à mes Rois . . .

JUNIE *l'interrompant.*

Il voulait nous unir.

DALMADA.

Et j'ai pu l'outrager, vous devez m'en punir.

JUNIE.

Tant que d'un ennemi vous suivrez les bannieres ;
Vous mettrez entre nous d'invincibles barrieres.

DALMADA.

Ma bouche ne sait point farder la vérité,
Et je vais vous parler avec sincérité ;
Posseder vos appas était ma seule envie ;
Je perds en vous perdant le bonheur de ma vie.
Mais mon serment le veut, & le veut sans retour ;
Il faut à mon devoir immoler mon amour ;
Je l'ai juré cent fois, le Duc a ma promesse ;
Qui peut trahir son Roi, trahirait sa maîtresse.

JUNIE *avec dépit.*

Remplissez vos devoirs, & laissez-moi le soin,
De gémir sur mon sort, & pleurer sans témoin.
(*elle s'éloigne.*)

DALMADA.

Ah ! Madame, arrêtez, (*il tombe à ses genoux.*) arrêtez ; votre pere
Ne peut-il par mes soins, voir flechir sa colere !
S'il voulait en ce jour suivre nos étendarts,
Il entendrait son nom béni de toutes parts.
Lui seul entraînerait la moitié de Lisbonne,
Le Duc reconnaissant lui devrait sa couronne,
Et comblé de bienfaits, conservant son pouvoir ;
Votre pere tiendrait son bonheur du devoir ;
La nature, en vos mains, a mis de sûres armes
Secondez mes desseins ;

JUNIE.

On m'interdit les larmes.
Mon pere ! . . . apprenez donc l'excès de nos malheurs !
Il ſemble redouter l'aſcendant de mes pleurs.

DALMADA,

Il veut en vain forcer la nature à ſe taire,
Elle parle à ſon cœur & lui dit qu'il eſt pere :
Il a pu balancer ; la victoire eſt à nous.
Oſe tout employer, embraſſe ſes genoux ;
Un ſeul de tes regards bannira nos allarmes.
Pourra-t-il réſiſter à ma Junie en larmes !
Voilà mon ſeul eſpoir : que ne peut ſur les cœurs ;
La beauté dans l'effroi, la vertu dans les pleurs !
Laiſſe à la vérité le ſoin de ta défenſe ;
Laiſſe parler ton cœur, il a tant d'éloquence !
Peins-lui bien nos tranſports, peins-lui nos ſentimens ;
Et l'amour qui t'enflame, & l'amour que je ſens,
Chere amante ; à toi ſeule appartient la victoire ;
Fais briller à ſes yeux les grandeurs & la gloire !
A ſon ambition promets le plus haut rang,
Arme contre ſon cœur la tendreſſe du ſang.
C'eſt à toi de changer le ſort de ta patrie ;
C'eſt à toi d'aſſurer le bonheur de ma vie ;
Hâte le doux moment où tendent tous mes vœux ;
Tu rendras ton pays & ton amant heureux.
Aſſure la couronne au Prince légitime ;
Tu le dois, tu le peux, tout retard eſt un crime ;
Entend nos citoyens Juſtifier mon choix,
En vantant ton amour pour le ſang de nos Rois.
Le peuple triomphant ſe livre à l'allegreſſe,

Il chante avec transport le nom de ma maitresse ;
Vois naître le bonheur de tout le Portugal,
Junie, & notre hymen en devient le signal.
Le Ministre à jamais se couvrira de gloire,
Nos noms seront inscrits au temple de mémoire.
Juge de mon bonheur..... Mais je lis dans vos yeux ;
Ils semblent démentir mon cœur présomptueux.
J'en ai trop dit, sans doute, & je vois bien, Madame ;

JUNIE *avec depit*

Quoi ! tu peux m'accuser !

DALMADA

Vous dedaignés ma flamme.
Je croyais votre cœur fidele & généreux !
Mais j'apprendrai....

JUNIE *l'interrompant.*

Sans doute à le connaître mieux.
Quand j'ai tout fait pour toi, quand j'ai bravé mon pere,
Quand mon coupable amour allume sa colere ;
Quand j'ai fait dans son sein habiter la douleur,
Ingrat, était-ce à toi de douter de mon cœur ?
Adieu.

DALMADA.

Vous me fuyez !

(*Junie sort.*)

SCENE VI.

DALMADA *seul.*

O Déſeſpoir extrême !
Il faut, ou renoncer au digne objet que j'aime,
Ou trahir mes ſermens, ma Patrie & mon Roi ;
Eſt-il infortuné plus à plaindre que moi ?
La nature & l'amour, mon Prince, ma maîtreſſe
Partagent tour-à-tour mon cœur & ma tendreſſe ;
Junie & ſes appas, ma mere & mon devoir
Sur mes pas incertains ſément le déſeſpoir.
C'eſt ce fatal amour qui fait couler mes larmes.
Il fait tout mon tourment & j'y trouve des charmes ;
Non ! je veux étouffer cette voix dans mon cœur,
Et ne plus écouter que celle de l'honneur.
Digne de mes Ayeux, & digne de Junie,
Rempliſſons mes deſtins, en terminant ma vie ;
Et courant à la gloire au milieu des combats,
Sous les drapeaux du Duc affrontons le trépas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VASCONCELLOS *suivi de quatre Gardes &* DONA DALMADA *les fers à la main.*

VASCONCELLOS.

VOus avez trop long-temps langui dans l'eſclavage;
(le Miniſtre fait ſigne à deux de ſes Gardes & l'on ôte les fers à Dona Dalmada.)
Soyez libre, Madame, & changez de langage;
Si jamais votre ſort vous parut rigoureux,
N'en accuſez que vous, vos diſcours dangereux;
Dona Dalmada le regarde d'un air fier.
Ils ont empoiſonné le cours de votre vie.
(elle feint de s'en aller.)
Où portez-vous vos pas?

DONA DALMADA.

Loin de la tyrannie ;
Dans ces climats heureux où l'on peut ſans effroi
Montrer les ſentimens que l'on a pour ſon Roi.

(elle revient ſur le théâtre)

Qu'ai-je fait ! que j'allais me préparer de larmes !

(aux Gardes.)

Non, rendez-moi mes fers ; ils m'offrent trop de charmes,
Depuis dix ans entiers, eſclave en ce palais,
Victime des tyrans, victime des forfaits,
J'ai vu croître mon fils mon unique eſpérance ;
Déjà je vois briller l'inſtant de la vengeance ;
Sous le fer des bourreaux mon époux vertueux,
Expira pour ſes Rois, il mourut trop heureux :
Les tourmens ſont alors les routes les plus sûres,
Pour tranſmettre ſon nom juſqu'aux races futures.

VASCONCELLOS.

Vous dédaignez ainſi les dons que je vous fais ;

DONA DALMADA.

Je ne veux recevoir aucun de tes bienfaits.
Ordonne mon trépas, je l'attends, je l'eſpere :
Voilà le ſeul préſent que tu puiſſes me faire.
Le ſeul venant de toi que je puiſſe accepter.

VASCONCELLOS.

Quand je fais tout pour vous, pouvez-vous héſiter !

DONA DALMADA.

Non, je n'héſite point à te croire un parjure :
Eſt-il contre un tyran de garant qui raſſure !

VASCONCELLOS.

Je promets de combler votre fils de faveurs.
Je l'éléve en ce jour au faîte des grandeurs.

DONA

DONA DALMADA.

Tu ne m'abuſes point par ces feintes largeſſes ;
Je te connais trop bien pour croire à tes promeſſes.

VASCONCELLOS.

En s'attachant au Duc, que peut-il eſpérer ?

DONA DALMADA *avec fierté.*

L'honneur, le fers, la mort.

VAS CONCELLOS.

Qu'oſez-vous préférer ?

DONA DALMADA.

Un ſort infortuné, mais un ſort plein de gloire ;

VASCONCELLOS.

Vous voulez ſon trépas ! Grand Dieu ! puis-je le croire ?

DONA DALMADA.

Je donnerais mon ſang pour conſerver ſes jours
Trop heureuſe à ce prix d'en prolonger le cours.

VAS CONCELLOS. *l'interrompant*

Cependant....

DONA DALMADA.

Son honneur m'eſt plus cher que ſa vie ;
Je préfere ſa mort à ſon ignominie ;

VAS CONCELLOS.

En ſuivant mes Conſeils, il aurait comme moi
La faveur,

DONA DALMADA, *avec feu*

Et l'opprobre ; il ſerait comme toi
Infidele à ſes Rois, à ſes ſermens parjure,
Outrageant à la fois, le ciel & la nature ;
Il te reſſemblerait ! dis moi ; le penſes-tu ?
Le vice a-t-il ſervi d'exemple à la vertu ?
Qu'on me rende mes fers.

VAS CONCELLOS.

Vous allez me connaître ;
Je vous laiſſe en ces lieux ; vous changerez, peut-être.
(*A part, en s'en allant*)
Son fils à ſon amour ne ſauroit échapper.

SCENE II.

DONA DALMADA, *ſeule.*

EN vain par ces détours il cherche à me tromper ;
Mes malheurs m'ont appris, ainſi que l'eſclavage
A connaître des grands le dangereux langage.
Leurs bienfaits ſont à craindre ; on voit preſque toujours
De noires trahiſons démentir leurs diſcours.
Rampans dans le beſoin, trompeurs dans leurs careſſes
Ingrats dans le bonheur, & faux dans leurs promeſſes.
Ils ſe diſent amis, leur cruelle amitié
Fait le bien par orgueuil, quelquefois par pitié....
Oui, oui, Vaſconcellos ne veut que me ſéduire ;
Il ſait, que Dalmada, pour ſa fille ſoupire.
Il veut pour cet hymen obtenir mon aveu.
Que plutôt!..... Quoi! mon fils formerait un tel nœud!
Je verrais!..... Ce revers épuiſe ma conſtance.
De quel front pourra-t-il ſoutenir ma préſence?
Oſera-t-il encor, répéter à mes yeux
D'un amour criminel, les ſermens odieux!
Mais il vient.... je frémis! ô ciel! que vais-je apprendre!

SCENE *III.*

DONA DALMADA, DALMADA.

DALMADA.

A Vos ordres toujours empreſſé de me rendre....

DONA DALMADA.

(*Apart.*)

Enfin nous ſommes ſeuls, rien ne doit m'arrêter,
(*haut.*)
Soulage-toi, mon cœur, il eſt tems d'éclater.

DALMADA.

Le mien en s'épanchant dans le ſein d'une mere

DONA DALMADA.

Puis-je vous écouter?

DALMADA.

Quelle ſombre colere!
Le plaiſir de vous voir....

DONA DALMADA.

Dois-je le partager?

DALMADA.

Vous! ma mere!

DONA DALMADA.

Ah! mon fils!

DALMADA.

Que faut-il préſager?

DONA DALMADA.

Trop long-tems avec vous, j'ai gardé le ſilence,
Je vais le rompre enfin, & j'en gémis d'avance.

En vain, l'on me disait, quand j'étais dans les fers ;
(Eh ! devais-je m'attendre à ce dernier revers)
Que mon fils abjurant son honneur & sa gloire
Idolâtrait Junie ; ah ! pouvais-je le croire !
(avec feu.)
Pour comble de forfaits vous voulez l'épouser ;
Je viens ouvrir vos yeux & vous désabuser ;
Il en est tems encor ; faites taire l'envie ;
Trompés vos ennemis, renoncés à Junie.

DALMADA.

Elle a tant de vertus ; elle unit tant d'attraits.

DONA DALMADA.

La fille d'un tyran en eût-elle jamais ?
Avez-vous oublié son nom & sa naissance ?

DALMADA.

A mes yeux la vertu fait pencher la balance.

DONA DALMADA.

Comment ! il se pourrait !

DALMADA.

Souffrez qu'à vos génoux,

DONA DALMADA.

Non, je n'écoute rien..... malheureux, levez-vous !
Avez-vous espéré que jamais votre mere,
Signât le déshonneur de sa famille entiere,
Où craignant ma fureur, vouliez-vous en ce jour,
Me cacher votre hymen, ainsi que votre amour ;
Que sais-je ! ma présence est un frein redoutable.
Vasconcellos connait ma fureur implacable.
Je connais ses forfaits, & sans doute en ces lieux,
Les regards d'une mere importunent vos yeux.

DALMADA.

Oh ! Ciel ! que dites-vous ?

DONA DALMADA.

La vérité.

DALMADA.

Junie
Jamais ſans votre aveu n'a voulu m'être unie.

DONA DALMADA, *avec enthouſiaſme.*

J'aurais encore un fils !

DALMADA.

Voulez-vous mon trépas ?

DONA DALMADA.

Je veux ſauver ta gloire, en éclairant tes pas.
On cherche à te tromper ; on veut avec adreſſe
T'entraîner dans le crime en flattant ta tendreſſe ;
Tu cours au précipice ; arrête, malheureux !

DALMADA.

Que vous connaiſſez mal cet objet de mes feux ;
Son cœur ſenſible & fier, dédaigne l'artifice ;
Des forfaits de ſon pere, elle n'eſt point complice ;
Que dis-je ! je la vois les yeux baignés de pleurs
Des Nobles avilis déplorer les malheurs,
Et pour le bien public adreſſant des prieres,
Demander chaque jour la fin de nos miſeres.
Je ſais que le miniſtre eſt un monſtre odieux ;
Mais ſa fille ;

DONA DALMADA, *l'interrompant avec feu.*

Sa fille, a faſciné tes yeux.
Tu fais plus que l'aimer, mon fils, ton cœur l'adore,
(Avec tendreſſe)
Ecoute, Et ſi tu peux, ſois vertueux encore.

La fille d'un tyran, l'horreur de mon pays,
Le fléau de ma race, épouſerait mon fils !
Dix ans dans l'eſclavage, il fit gémir ta mere ;
Sous le fer des bourreaux, il fit périr ton pere ;
Ce monſtre eſt enyvré du ſang de ta maiſon,
Et tu lui veux de Pere, accorder le doux nom ?
Le peux-tu ſans frémir ?

DALMADA.

Il y va de ma vie !

DONA DALMADA.

Oſe-tu balancer ?

DALMADA.

Abandonner Junie !
Jamais..... N'attendez pas un ſi pénible effort.

DONA DALMADA.

O trop funeſte amour !

DALMADA.

Je cauſerais ſa mort.

DONA DALMADA, *avec tendreſſe.*

Hélas ! accorde moi le prix de tant larmes ;
Si j'ai vécu pour toi, vingt ans dans les allarmes,
Mon fils, ſi ma tendreſſe à conſervé tes jours,
Voudrais-tu par un crime en avilir le cours.

DALMADA.

Le crime eſt de trahir l'amante la plus tendre,
D'enfreindre ſes ſermens.

DONA DALMADA.

Je commence à t'entendre.
En vain je me flattais de parler à ton cœur,
Plus que ta mere, ingrat, tu chéris ton erreur.

(*Avec enthousiasme.*)

Eh bien ! si la raison sur toi n'a plus d'empire,
Je sais d'autres moyens de finir ton délire.
J'oserai tout tenter pour sauver ton honneur ;
Connais donc mes projets, redoute ma fureur,
Et crains que cette main, dans le sang de Junie,
De ton front avili ne lave l'infamie.

DALMADA.

Je ne la verrai plus ! vous me glacez d'effroi.

DONA DALMADA.

Elle vient....

(*Elle s'avance vers Junie qui est dans le fond du théatre.*)

DALMADA, *l'arrêtant.*

Ah ! ma Mere ! arrêtez.

DONA DALMADA.

Laisse-moi.

SCENE IV.

DONA DALMADA, DALMADA, JUNIE.

DONA DALMADA, *à Junie.*

MAdame.....

DALMADA, *à part.*

C'en est fait....

DONA DALMADA.

C'est vous, de qui les charmes,
Font naître dans mon cœur de mortelles allarmes ;
C'est en vain que son cœur, déchiré, combattu,

Fait entendre à mon fils la voix de la vertu ;
Vous avez sur son ame un trop funeste empire.
Mes soins sont superflus. Vous venez le séduire,
Et vous le poursuivez dans les bras maternels
Pour arracher de lui des sermens criminels.

JUNIE.

Quel soupçon odieux ! qui peut le faire naître ?

DONA DALMADA.

Votre trouble, vos soins ; vous en ferez un traître !

JUNIE.

Je venais en ces lieux, lui donner un avis.

DONA DALMADA, *avec ironie.*

Vos conseils sont trop bons pour n'être pas suivis.

JUNIE.

Je cherche à le sauver ; que votre crainte cesse.

DONA DALMADA.

Cent fois plus que ses jours, sa vertu m'intéresse ;
Et pour moi son trépas, est un coup moins affreux,
Que de le voir brûler d'aussi coupables feux.

JUNIE.

Comment !

DONA DALMADA.

Vous m'entendez ; je sais qu'il vous adore.

JUNIE, *rougissant.*

Dalmada !

DONA DALMADA.

Feindrez-vous de l'ignorer encore.

JUNIE.

Moi ?

DONA DALMADA.

Vous, qui profitant de sa crédulité,
Entrenés ses feux avec duplicité.

DALMADA, *avec un soupir.*

Hélas ! que devenir !

DONA DALMADA.

Dans ma fureur extrême ;
Tremblez pour votre amant, qu'il tremble pour vous-même.
Je connais vos desseins, je connais son amour ;
Il sera malgré vous, vertueux en ce jour.

JUNIE.

Malgré moi, vertueux.

DALMADA.

Ah ! Junie ! ah ! ma mere !

DONA DALMADA.

Rien ne peut m'arrêter ; ta gloire m'est trop chere ;
Je la conserverais aux dépens de mes jours ;
Et je veux dérober ton cœur à ses détours.

JUNIE.

Je ne répondrai rien à vos discours, Madame ;
Vous changeriez sans doute, en lisant dans mon ame ;
Vous verriez que ce cœur, qui paraît à vos yeux
Coupable & criminel, est tendre & vertueux.

DONA DALMADA.

De qui tiendrais-tu donc ta vertu !

JUNIE.

De moi-même.
Vous aimez Dalmada, vous sauriez si je l'aime.

DALMADA.

La Duchesse paraît ; je suis saisi d'effroi.

JUNIE.

La Duchesse ! Grand Dieu !

DONA DALMADA.

Fuyez, & laiſſez-moi.
Peut-être que mon cœur incapable de feindre,
Même devant ſes yeux ne pourrait ſe contraindre.

DALMADA, *à Junie.*

Allons, Madame, allons.

JUNIE.

Il faut nous ſéparer!

(Dalmada & Junie ſortent, pendant que Dona Dalmada avance vers la Ducheſſe.)

SCENE V.

LA DUCHESSE, DONA DALMADA.

DONA DALMADA, *étonnée.*

QUoi! Princeſſe, c'eſt vous! que dois-je en augurer?
Seule, dans ce Palais! un doute affreux m'accable,
Le ciel à nos tyrans ſerait-il favorable?
Aurait-il ſuccombé?

LA DUCHESSE.

De qui me parlez-vous?
Eſt-ce de Dalmada?

DONA DALMADA, *avec feu.*

Du Prince votre Epoux.
Sur le ſort de mon fils je ſerais allarmée,
Quand pour le bien commun, je dois être enflamée;
Quand l'appui de l'Etat, l'eſpoir du Portugal,

Quand le Duc, eſt peut-être aux mains de ſon rival !
Connaiſſez mieux mon cœur ; l'amour de la Patrie,
L'horreur pour les forfaits & pour la tyrannie,
Un tendre attachement pour le Sang de nos Rois :
Voilà tous mes devoirs, voilà toutes mes loix.

LA DUCHESSE.

Banniſſons loin de nous cette funeſte image ;
Si le Duc pour périr, avait revu le Tage,
Vous liriez ſur mon front, l'excès de mes malheurs ;
Et je viendrais ici pour répandre des pleurs.

DONA DALMADA.

Un cœur tel que le vôtre, au milieu des allarmes,
Ne s'abaiſſe jamais, à répandre des larmes.
Au deſſus des revers, & de l'adverſité,
Il les voit arriver avec tranquillité ;
Sans fatiguer le ciel d'une plainte importune,
Il cherche à réparer les coups de la fortune ;
Et loin de ſuccomber ſous le poids du malheur,
Vous ſavez mieux que moi ce que fait un grand cœur.

LA DUCHESSE.

D'un deſtin rigoureux, je n'ai plus à me plaindre,
Notre ſort eſt changé, nous n'avons rien à craindre.
Vainqueur des Catalans, chéri des Portugais,
Le Duc eſt, en ces murs, plus puiſſant que jamais.
Il a vu tous les cœurs, voler ſur ſon paſſage ;
Le Peuple avec tranſport l'attendait au rivage.
Entendez-vous ces cris !

DONA DALMADA.

Le Prince eſt en ces lieux !
Je vole ſur le port..... Quel appareil pompeux !

SCENE VI.

LE DUC, *Précédé de trente Gardes qui se rangent des deux côtés du théâtre, appuyé sur* PINTO & DALMADA *le fils.* LA DUCHESSE, DONA DALMADA, MENDOZE, DALMEYDA, & *plusieurs Officiers.*

DONA DALMADA, *au Duc.*

ENfin, je vous revois; c'était ma seule envie;
Que l'Espagne à son gré dispose de ma vie!
Qu'elle invente pour moi des supplices nouveaux!
Je verrai d'un œil sec les tourmens, les bourreaux;
Tous mes vœux sont remplis, vous comblez mon attente;
Vous êtes triomphant; je périrai contente.

LE DUC.

Je commande en ces lieux, & j'y donne la loi;
La Vice-Reine absente, on n'obéit qu'à moi;
Ne craignez rien, Madame.

DONA DALMADA, *avec feu.*

O moment plein de charmes!

LE DUC.

Dans cet affreux séjour, habité par les larmes,
Assez, & trop long-temps victime des pervers,
Votre auguste famille à gémi dans les fers.
Madame, à votre fils je viens servir de pere,
C'est à moi d'essuyer les larmes de sa mere.

Pour le ſang de ſes Rois, je connais ſon amour,
Je voudrais m'acquiter envers elle en ce jour !

DONA DALMADA.

J'ai rempli mon devoir ; voilà ma récompenſe.

LE DUC.

Vous avez tant de droits à ma reconnoiſſance.

DONA DALMADA.

Puiſſe le juſte ciel, propice à nos deſſeins,
Remettre la Couronne & le ſceptre en vos mains !
Le Portugal gémit ſous un joug qui l'accable,
Il attend de vous ſeul un ſecours favorable.
Regnez pour ſon bonheur : un Prince bienfaiſant
Rend ſon état heureux, tranquille & floriſſant ;
Il eſt le défenſeur, l'ame de la Patrie ;
Tout reprend à ſa voix une nouvelle vie ;
Sur les infortunés, il répand ſes bienfaits,
Il aime les vertus, il punit les forfaits ;
Le bien de ſes ſujets eſt le ſeul qui le touche,
Et ſon nom adoré vole de bouche en bouche.

LE DUC.

Avec de tels appuis un Roi doit tout tenter,
Aimé de ſes ſujets, qu'a-t-il à redouter ?
Je ne demande au Ciel que ce ſeul avantage,
C'eſt de la Royauté le plus bel appanage.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, VASCONCELLOS, ET PALLEYA.

VASCONCELLOS, *au Duc.*

L'Empreſſement des grands, les tranſports des ſoldats,
Les cris des Citoyens attachés ſur vos pas,
Voilà de notre amour le plus sûr témoignage;
Notre félicité, Seigneur, eſt votre ouvrage.

LE DUC.

Si le ciel exauçait le plus cher de mes vœux,
Ce peuple infortuné deviendrait trop heureux:
Libre, au ſein de la paix.

VASCONCELLOS.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
On dit que Richelieu dans les ports de la France,
Contre le Portugal fait armer des vaiſſeaux;
Le peuple, craint toujours quelques malheurs nouveaux.

LE DUC.

Mes ordres ſont donnés, qu'il ſoit ſans défiance;
L'amour que j'ai pour lui guidera ma prudence.
A faire ſon bonheur, j'employerai mon pouvoir.

VASCONCELLOS.

Ce bruit s'eſt répandu; j'ai cru que mon devoir....

LE DUC.

Je connais tout le prix d'un ſerviteur fidele,
D'un homme tel que vous toujours rempli de zéle.
On ſait rendre à Madrid, juſtice à vos talens;

Et les dons de la Cour, en sont de sûrs garants.

VASCONCELLOS.

Vous fixerez, sans doute, ici votre demeure.

LE DUC.

On m'attend vers le fort; je m'y rends dans une heure.
Dévancez-y mes pas, & que trente vaisseaux
Demain avant le jour fassent blanchir les flots.
Rassemblons des soldats prêts à tout entreprendre;
Attaquons l'ennemi qui croyait nous surprendre.

(aux Officiers.)

Suivez-moi.

SCENE VIII.

VASCONCELLOS, PALLEYA.

VASCONCELLOS.

LE tems presse; ami, sans différer,
Pour remplir mes desseins, allons tout préparer.

PALLEYA.

Déja de vos soldats, les nombreuses cohortes,
De ce vaste Palais environnent les portes.

VASCONCELLOS.

Le Prince est en ces lieux; il me faut tout tenter;
Dans une heure au plus tard je prétends l'arrêter.

PALLEYA.

Vous devez l'immoler.

VASCONCELLOS.

Ou ma perte est certaine.

PALLEYA.

Vous ſervirez le Roi.

VASCONCELLOS.

Je ſervirai ma haine.
Cruelle ambition! quand j'ai trahi pour toi,
Mon Prince & mon pays, que feras tu pour moi?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC *seul.*

VOICI donc le palais, séjour de mes Ancêtres ;
J'y suis presque en esclave ; ils y regnaient en maîtres...
Souffrirai-je toujours que d'insolens vainqueurs,
Contemplent à loisir l'excès de nos malheurs ....
Peuple, j'entends d'ici votre voix qui m'appelle ;
Mon cœur à vos désirs ne sera point rebelle ;
Je dois briser vos fers, ou périr à vos yeux ;
Je ne trahirai point votre amour & vos vœux.
Cependant Ribeyro tarde bien à paraître ;
Qui peut le retenir ! ... Mais il vient.

SCENE II.

LE DUC ET PINTO.

PINTO.

AH ! mon Maître !
Souffrez qu'à vos genoux, pour la premiere fois,
Je rende cet hommage au vrai sang de mes Rois ;
A mon amour pour vous, je me livre sans crainte.

LE DUC.

Leve-toi, leve-toi !

PINTO.

Quelle affreuse contrainte !
Me faudra-t-il toujours cacher mes sentimens ?
Non ... déjà j'entrevois les plus grands changemens ;
Les nobles pour vous seul prêts à tout entreprendre,
Au palais de Bragance auront soin de se rendre ;
L'intrepide Mello, Menezes, Norogna,
Antoine de Salsaigne, & Mathos d'Acugna,
Rodrigue de Souza, le Chambellan Montrose,
Vincent de Coutigno, Doeyras & Chamdoze
Sont accusés, dit-on, de former des complots ;
Tout le peuple gémit sous le poids des impôts.
Les champs par le travail autrefois si fertiles,
Abandonnés, déserts deviendront inutiles.
Les colons sont soldats, & dans les champs de Mars
On leur fait de Bellonne affronter les hazards ;
Ainsi le Portugais languit dans l'esclavage.

Il vous aura pour chef, & vaincre eſt ſon partage ;
Qui pourrait réſiſter à l'effort de ſon bras !
Il combat pour ſon Prince, il brave le trépas.

LE DUC.

Pour chaſſer nos tyrans, il faut que la prudence
Aſſure dans nos mains les coups de la vengeance.
Ne précipitons rien ; nos projets avortés
Aggraveraient le poids de nos calamités.

PINTO.

Le ſuccès eſt certain.

LE DUC.

On croit ce qu'on déſire.

PINTO.

Ordonnez, & bientôt la tyrannie expire ;
Qui peut vous arrêter. Rien ne rétrace aux yeux
Les tems de Charles-Quint, & de Philippe deux ;
Ou les fiers Eſpagnols, émules de la France,
Dans l'Europe ſoumiſe étendaient leur puiſſance ;
Et prompts à ſe venger, voyaient de toutes parts,
Leurs drapeaux réunis à l'Aigle des Céſars.
D'autres tems. Dans Madrid un Roi faible & timide
Ecoute des flatteurs le langage perfide ;
Eſclave des plaiſirs, ſans vices, ſans vertus ;
S'il était un tyran, que ferait-il de plus.
Il donne à ſon Miniſtre une entiere puiſſance ;
Il lui laiſſe le droit d'affliger l'innocence,
Et ce Duc orgueilleux, ardent à s'aggrandir,
Opprime tous les grands dont il ſe fait haïr.

LE DUC.

Souvent pour remonter au Trône de ſes Peres,
Il faut plus de combats, plus d'aſſauts, plus de guerres ;

Qu'il n'en coûta à ces héros fameux,
Pour s'élever au rang transmis à leurs neveux ;
Ne t'imagine pas, que j'aille en téméraire,
Commettre le succès aux transports du vulgaire.
Je sais apprécier ce premier mouvement,
Où le Peuple léger s'abandonne aisément.
La mer au gré des vents, ou s'appaise ou s'irrite,
Le Peuple au premier choc se dissipe ou s'agite ;
Incertain, inconstant, on le voit encenser,
Le premier que le sort, semble favoriser ;
Il faut pour réussir, agir avec prudence.

(Ils avancent sur le théatre d'un air mystérieux.)

Le politique adroit qui gouverne la France :
Ce Ministre étonnant, ce fameux Cardinal,
Richelieu, prend en main les droits du Portugal ;
Du fond de son palais, il meut la terre entiere ;
Haï des Espagnols, il rit de leur colere,
Et l'orgueilleux Philippe, abhorré dans ces lieux,
Est un Roi trop puissant, qui lui blesse les yeux ;
Jaloux de maintenir un égale balance,
Il veut de nos tyrans, resserrer la puissance ;
Il veut nous affranchir d'un odieux pouvoir.
Ne crois pas que je fonde un chimérique espoir.
Loin de nous ménacer, cette flotte nouvelle,
Qu'on rassemble à grands frais auprès de la Rochelle,
Vient pour nous sécourir, pour aider nos efforts,
Et Louis pour nous seuls, fait armer dans ses ports.

PINTO.

Ce grand Roi reconnait vos droits à la Couronne ?

LE DUC.

Et m'offre des sécours pour remonter au Trône.

PINTO.

Avec un tel appui, qui pourrait nous troubler ?
Le Français eſt pour nous, l'Eſpagnol doit trembler.
Par les reſſorts ſecrets de votre politique,
Nous allons renverſer un pouvoir deſpotique ;
Déja le portugal....

SCENE III.

LE DUC, PINTO, LA DUCHESSE, *accourant.*

LA DUCHESSE.

PAr l'ordre du tyran,
On vient de convoquer par-tout l'arriere-ban.

LE DUC.

Voilà le dernier coup digne du miniſtere.

PINTO.

Jour cruel, jour de ſang, d'opprobre & de colere.

LE DUC.

J'étais donc reſervé pour ce ſpectacle affreux!

LA DUCHESSE.

Ces dépêches du Roi vous en inſtruiront mieux.

(*La Ducheſſe remet au Duc un paquet.*)

LE DUC, *lit haut.*

» Raſſemblez des ſoldats fideles ;
» Dans le ſein des ingrats, répandez la terreur.
» Faites ſentir aux Catalans rebelles
» Le poids de ma juſte fureur :
» Tout dépend du myſtere.
» Je prétends avec vous m'expliquer ſans détour.

» Vous saurez à Madrid ce que j'ai du vous taire ;
» Et sans aucun délai, rendez-vous à ma Cour.

Moi le Roi.

LA DUCHESSE, *après un moment de réflexion.*

Voulez-vous enchaîner votre noble courage ;
Vous remettre en ses mains, & lui servir d'otage.
Que dis-je ! pour vos jours, je crains plus que jamais ;
Un rival aisément se permet des forfaits,
Quand par une faveur que le destin lui donne,
Un ennemi de moins assure une Couronne.
Empêchons le succès d'un complot odieux.

PINTO.

Vous deviendrez suspect en restant dans ces lieux ;
Ces ordres sont précis.

LA DUCHESSE.

Craignez que la Noblesse
Ne se délivre enfin, d'un état de faiblesse ;
Prête à se soulever, voudra-t-elle en ce jour,
D'un Prince qui la fuit, attendre le retour ;
A ce cruel effort rien ne peut les contraindre.
Les Nobles sont aigris ; vous en devez tout craindre ;
S'ils se nommaient un chef, si d'un autre côté,
Ils proposaient ce rang par vous trop rejetté,
Que deviendraient alors vos projets de vengeance ?

LE DUC.

Ah ! dois-je me flatter qu'ils prendront ma défense.
Dépouillés par le sort du même droit que nous,
Ils sont hommes, sujets aux sentimens jaloux ;
Ne vous y trompez pas, connaissez mieux, Madame,
De la rivalité le pouvoir sur notre ame.

LA DUCHESSE.

Si vous quittez ces lieux, qui parlera pour nous,
Qui vous soutiendra vos droits & vos intérêts,

LE DUC.

Vous.

LA DUCHESSE.

Un tel choix me surprend ;

PINTO.

Il est plein de prudence.
Le Prince à vos talens donne la préférence.

LE DUC.

J'aime a vous confier le soin de mon bonheur ;

LA DUCHESSE.

Je n'ajoute qu'un mot.

LE DUC.

Ouvrez-moi votre cœur.

LA DUCHESSE.

Si par votre refus sincere ou politique,
Le Portugal entier se tourne en république,
Entre le Roi d'Espagne & ce gouvernement,
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Vous doutez un moment !
Le seul digne de moi, le seul qui me convienne,
Celui de ma patrie, & quoiqu'on entreprenne,
Aux dépens de mes jours, je serai son soutien.
Avant que d'être Roi je suis né citoyen.

LA DUCHESSE.

Vous avez prononcé dans l'instant

LE DUC.

Moi !

LA DUCHESSE.

Vous-même.

Vous voulez, dites-vous, dans ce péril extrême ;
Pour le bien de l'état prodiguer votre ſang,
Comme ſimple ſujet : ſongez plutôt au rang,
A ce rang fait pour vous, que le peuple vous donne ;
En un mot, combattez pour remonter au trône ;
Penſez à vos enfans, à la poſtérité ;
Serez-vous à leurs yeux exempt de lâcheté.
On vous offre le ſceptre, & plein d'indifférence,
Vous vous parez ici du grand nom de prudence :
Ainſi vous préférez à la gloire, aux travaux
Des jours honteuſement traînés dans le repos.
Je le veux ; mais enfin, ce rang, cette couronne ;
L'éclat du diadême & la grandeur du trône,
Tout eſt à vos enfans, & vous y renoncez ;
On les éleve au trône & vous les en chaſſez.

PINTO,

Il faut que la raiſon éclairant le courage
Aux talens du guerrier ajoute ceux du ſage,
Et ſouvent la valeur n'eſt que témérité,
Quand on ſuit ſes tranſports avec légéreté.

LA DUCHESSE.

Vous pouvez aiſément remporter la victoire ;
Faites parler vos droits, & courez à la gloire.

LE DUC.

J'irais, pere cruel & trop barbare époux,
Dévouer à la mort, & mes enfans & vous.
J'irais... quelqu'un des grands au milieu des allarmes,
Ne peut-il, pour regner, tenter le ſort des armes ;
Le ſceptre a des appas qui forcent à céder ;
Il eſt dur d'obéir, mais doux de commander.

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Quand tous les grands unis se ligueraient ensemble,
Vaincraient-ils des héros que le devoir rassemble ;
Bientôt on les verrait expirer sous vos coups ;
Ou plutôt enchaînés tomber à vos genoux.

LE DUC.

Eh ! quoi ! je répandrais le trouble dans la ville ;
J'allumerais le feu de la guerre civile ;
Et content d'assouvir ma haine & ma fureur,
Je remplirais ces lieux de carnage & d'horreur !
Faut-il donc en ce jour commencer par des crimes ;
A m'asseoir sur un trône entouré de victimes.
Complice des forfaits, j'armerais de ma main,
Peut-être contre un pere, un fils trop inhumain !
J'ordonnerais le meurtre, & mon cœur sanguinaire
Jouirait du malheur de ma Patrie entiere !
Le sang de mes sujets rejaillirait sur moi !
Quel horrible spectacle ! il me glace d'effroi ;
Non, jamais à ce prix . . . .

SCENE IV.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO, MENDOZE, DALMEYDA, MELLO ET SALSAIGNE.

DALMEYDA.

Votre seule présence
A ranimé par-tout la joie & l'espérance.

Le peuple attend de vous un favorable appui ;

LE DUC.

Et quel autre oſerait le défendre aujourd'hui !
C'eſt aux bons citoyens à ſervir leur patrie ;
Les méchans impunis aiment la tyrannie.
Amis, n'eſpérons rien de tous ces vils flatteurs
Qui vendent leur pays pour de vaines grandeurs.
Inſenſible à la gloire, une ame mercénaire,
N'apperçoit dans l'honneur qu'un frivole ſalaire ;
N'attendons que de nous ces ſécours généreux.
A-t-on beſoin d'appui, quand on eſt courageux !

PINTO.

Le portugais ſans chef, incertain & timide,
Prendra ſans balancer un Bragance pour guide ;
Les héros de ce ſang, brillaient par la douceur,
Et leurs regnes trop courts furent ceux du bonheur.
Le peuple les aimait, le peuple ſe rappelle,
Leurs vertus, leur valeur, leur bonté paternelle.
Ils ſavaient s'attacher tous les cœurs ſans retour ;
Il eſt des noms heureux conſacrés par l'amour.

LE DUC.

Ils me nomment leur Roi, je dois être leur pere,
Et ne pas expoſer leurs jours en téméraire.
C'eſt peu que dans Lisbonne on s'arme pour nos droits ;
Le Portugal entier doit frapper à la fois.
Déja vers le Douro des ſerviteurs fideles,
Demandent le ſignal ; je reçois les nouvelles
Qu'Enrique avec les ſiens marche vers Ebora,
Et demain Menezés entre dans Tavira.

Alors, plus de retard ; sauvons notre patrie ;
Et mourons, s'il le faut, pour l'avoir bien servie.
Cependant évitons.....

SCENE V.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO, MENDOZE, DALMEYDA, MELLO, SALSAIGNE, DONA DALMADA, ET DALMADA, *précédés & suivis de trente gardes qui se rangent du côté du Duc l'épée nue.*

LA DUCHESSE.

AH ! que vois-je en ces lieux !

DALMEYDA, *mettant l'épée à la main.*

Des armes.

MENDOZE.

Des guerriers.

LA DUCHESSE, *allant au devant d'eux.*

Arrêtez, malheureux !

LE DUC, *étonné de voir Dona Dalmada.*

Madame, quel spectacle offrez-vous à ma vue !
Quel changement soudain ! vous paraissez émue !
Pourquoi cet appareil, ces gardes, ces soldats ?

DONA DALMADA, *avec feu.*

Tremblez, tremblez, Seigneur ; la mort est sous vos pas.

J'errais seule, en ces lieux, en proye à mes allarmes;
Cherchant Vasconcellos, quand soudain un bruit d'armes,
A frappé mon oreille, & transmis à mon cœur,
Un sentiment secret de trouble & de terreur.
Je m'approche, & je vois des piques entassées,
Le Ministre entouré de cohortes pressées;
Il semblait inspirer à chacun sa fureur,
Et dictait un serment dont j'ai frémi d'horreur.
Il les encourageait; il leur servait de guide;
Oui, le glaive à la main, je l'ai vu le perfide
Vers l'endroit où j'étais à grands pas s'avancer;
Je m'éloigne aussi-tôt, mais pour le dévancer,
Je vais trouver mon fils, & bientôt il rassemble
Tous vos gardes éparts.

DALMADA.

Nous accourons ensemble.
D'un piege dangereux nous voulons vous sauver;
Nous immoler pour vous, ou bien vous conserver.

LE DUC.

Amis, l'on n'oserait, banniſſez toute crainte.

LA DUCHESSE.

Quoi! vous m'imposeriez cette affreuse contrainte!
La mort est sous vos pas, je serais sans effroi!

LE DUC.

Cette crainte est indigne, & de vous & de moi.

DALMADA.

Puisse le juste ciel, propice à la patrie,
Aux dépens de nos jours prolonger votre vie.

LE DUC.

Nos momens sont comptés aux yeux de l'Eternel,

Des offrandes en vain, chargeraient ſon autel ;
Le ciel eſt ſur ce point toujours inexorable ;
Rien ne peut éloigner le terme irrévocable.

DALMADA.

Sur nos corps expirans percés de mille coups :
Voilà par quel chemin on viendrait juſqu'à vous.
Tous les bons citoyens au fort de la tempête
Prodigueraient leur ſang pour ſauver votre tête.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, VASCONCELLOS ET PALLEYA, *avec une nombreuſe troupe de ſatellites qui ſe rangent de l'autre côté du théâtre.*

VASCONCELLOS, *dans le fond du théatre, & ſans paraître encore.*

ALlons, braves guerriers rempliſſez mon eſpoir,
Tel eſt l'ordre du Roi, tel eſt notre devoir...
(*Il entre précipitemment, ſuivi des ſoldats, & s'écrie*)
Qui peut m'avoir trahi ?

DONA, DALMADA, *avec enthouſiaſme.*

Tu me vois triomphante ;
J'ai ſurpris tes deſſeins, j'ai trompé ton attente.

VASCONCELLOS.

Je n'ai d'autres projets que de faire en ce jour,
Connaître au Portugal les ordres de la Cour.
(*aux ſoldats.*)
Guerriers, telle eſt du Roi la volonté ſuprême ;

Obéiſſez au Duc comme au Souverain même.

(au Duc.)

Vous voyez devant vous l'élite des ſoldats ;
Ils doivent en tous lieux accompagner vos pas.
Seigneur, prêts à marcher pour punir les rebelles,
Ils viennent dans vos mains jurer d'être fideles.

DONA DALMADA.

Le détour eſt adroit, il faut en convenir ;
Et ton cœur en ſecret a dû s'en applaudir ;
Ceſſe de t'abuſer pourtant ; il faut répondre.
La trame eſt découverte ; un mot vas te confondre.
Quels étoient tes deſſeins ? pourquoi tous ces ſoldats
Raſſemblés en ſilence, excités aux combats ?

VAS CONCELLOS.

Je n'ai rien à répondre aux diſcours d'une femme,
Que la fureur aveugle, & que la haine enflamme ;
Qu'importent après tout, vos ſecrets jugements ;

(au Duc.)

Vous connaiſſez trop bien quels ſont mes ſentiments ;
Vous ſavez....

LE DUC, *l'interrompant.*

Oui, je ſais ce qu'il faut que j'en penſe.

DONA DALMADA.

Vois frémir tes ſoldats ; entends-tu leur ſilence ;
Il t'accuſe, il t'accable, & malgré tes détours,
J'en crois tes actions & non pas tes diſcours.

VAS CONCELLOS.

Ah Seigneur !

LE DUC.

(aux Soldats.)

Il ſuffit. Guerriers dont le courage

Prend un nouvel éclat dans le sein de l'orage ;
Annoncez à vos chefs, que je veux dans trois jours
Etre éloigné des lieux où le Tage a son cours.
C'est à nous à dompter les Catalans rebelles ;
Éteignons dans leur sang de trop longues querelles.
Allons, braves amis, profitons des instans.

(*le Duc sort à la tête des soldats.*)

LA DUCHESSE *en s'en allant.*

Grand Dieu ! défens le juste, & confonds les méchans.

DONA DALMADA, *à Vasconcellos.*

Tes projets avortés : voilà ton propre ouvrage,
Et de ma liberté c'est le plus digne usage.
J'en suis reconnaissante autant que je le dois,
Et cheris tes bienfaits pour la premiere fois.

(*elle sort*)

SCENE VII.

VASCONCELLOS, PALLEYA.

VASCONCELLOS.

QUoi ! Dona Dalmada me bravera sans cesse !
Rien ne peut arrêter ma fureur vengeresse ;
Je vais . . . mais où m'emporte un vain ressentiment !
Un plus grand intérêt m'appelle en ce moment.
Cher Palleya, le sort confond mon espérance,
Et le Duc trop heureux échappe à ma vengeance ;
Tu le vois cependant ami ne pense pas,
Qu'il évite long-tems les fers ou le trépas.

Ma ſureté le veut, ma gloire le demande ;
Fais armer au plutôt ta cohorte allemande ;
Entourons ce palais ; il nous faut tout tenter,
Demain, à force ouverte, il le faut arrêter.
Si le Peuple pour lui, prêt à tout entreprendre,
Oſe ſe révolter, & ſonge à le défendre,
Soudain vingt bataillons s'avançant ſur le port,
Sémeront en tous lieux l'épouvante & la mort.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, DALMADA.

DALMADA.

JE vous ſuivrai par tout ; écoutez-moi, Junie ;
Ce fer va terminer ma déplorable vie ;
Puis-je la regretter, quand je perds tout eſpoir
D'obtenir votre main, & même de vous voir.

JUNIE.

C'eſt vous, qui le voulez ; pourquoi m'en faire un crime,
A moi, de vos refus, l'innocente victime ?

DALMADA.

Refuſer votre main ! je le pourrais ! hélas !
Vous le dites, Madame, & ne le penſez pas.
Vous connoiſſez trop bien le feu qui me devore ;
Vous connoiſſez trop bien, ce cœur qui vous adore
Et que vous déchirés, pour croire que jamais,

Il ceſſe de brûler pour vos divins attraits.

JUNIE.

Eh bien.... ſi vous m'aimez.... un obſtacle invincible,
Ne veut pas.

DALMADA *l'interrompant avec vivacité.*

A l'amour eſt-il rien d'impoſſible!
Ordonnez..... mais pourquoi ces détours ſuperflus;
Je ne le vois que trop; non, vous ne m'aimez plus,
Votre cœur inconſtant

JUNIE.

N'achevez pas, barbare;
N'accuſez que vous ſeul du coup qui nous ſépare;
Mon pere triomphant, vous ſerez mon époux,
Et ce n'eſt qu'à ce prix,

DALMADA.

O ciel! que dites-vous!
Je trahirais ainſi le ſang de mes vrais maîtres;
Je déshonorerais le nom de mes ancêtres;
Pouvez-vous le penſer!

JUNIE.

Profite de l'inſtant;
Dalmada, le tems preſſe & le trépas t'attend.
Le Duc eſt arrêté

DALMADA.

Gardez-vous de le croire;
Ce Prince eſt en ces lieux, mais tout couvert de gloire;
J'ai vû ſes ennemis, incertains, éperdus,
Et leurs complots, Madame, ont été confondus.
Par mes ſoins vigilans de nombreuſes cohortes
Environnaient le Duc & défendaient les portes.

JUNIE.

Qu'ai-je entendu ! fuis loin ; je tremble qu'en ces lieux
Cet inſtant ne ramene un Pere furieux ;
Jaloux de ſon pouvoir, & ſour-tout implacable ;
Il eſt dans ſes deſſeins toujours inébranlable ;

DALMADA.

Ses projets ſont connus ; c'eſt à lui de trembler.

JUNIE.

Barbare ! il eſt mon pere, & tu veux l'immoler !
Eh bien ! ſi la vengeance a pour toi tant de charmes
Condamne ton amante à d'éternelles larmes ;
Ou plutôt ſur moi ſeule exerçant ta fureur,
Venge la mort d'un Pere en me perçant le cœur.

DALMADA.

Ah ! n'imaginez pas que regrettant la vie
Je brûle de venger un trépas que j'envie ;
Le jour eſt un fardeau pour un infortuné,
Qui fut dès ſa naiſſance aux fers abandonné.
Je verrai d'un œil ſec la fin de ma carriere
Et la nuit du tombeau me fermer la paupiere.

JUNIE.

Pourſuis, cruel, pourſuis ! aggrave mes malheurs.
Eſt-ce un plaiſir ſi doux de voir couler mes pleurs !
Tu préferes la mort à l'hymen de Junie,
Et loin de me cacher ta noire perfidie,
Tu te plais à le dire & même devant moi.

DALMADA.

Crois-tu que ton amant puiſſe vivre ſans toi,
Rends-lui plus de juſtice, & juge de ſa flamme
Par celle que l'amour allume dans ton ame.
Séparés l'un de l'autre, eſclaves tous les deux

D'un devoir tyrannique, & pourtant vertueux;
Nous ne nous verrons plus; je pourrais y survivre.
Non, non.....
(*il met la main sur son épée.*)

JUNIE.

Dans le tombeau, je suis prête à te suivre.
Frappe.

DALMADA.

Grand Dieu! d'effroi tous mes sens sont saisis.
Qui --- moi --- ton assassin!

JUNIE.

Ou mon epoux, choisis.
Ma vie est dans tes mains, & dans cette journée
Tu peux à ton amante unir ta destinée.
Cesse de conserver un vain attachement;
Si le Duc à ses fers échappe en ce moment,
Entouré d'ennemis ardens à le surprendre,
Du sort le plus affreux rien ne peut le défendre;
Et bientôt à tes yeux, entraîné loin du port,
Il va subir enfin l'esclavage ou la mort.
Tu seras déclaré rebelle, & son complice,
Et ton sang répandu.....

DALMADA.

S'il faut que je périsse,
J'aurai fait mon devoir, en mourant pour mon Roi,
Et Philippe envîra des sujets tels que moi.

JUNIE.

C'en est fait. Je respecte un refus magnanime;
Je cesse d'exiger ce que tu crois un crime.
De tes nobles remords mon cœur est combattu,
J'éteindrai mon amour, conserve ta vertu;

J'entends du bruit, adieu.

DALMADA.

Raſſurez ma tendreſſe.

(*ils ſortent.*)

SCENE II.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO, MENDOZE, DALMEYDA, MELLO, SOUZA, SALSAIGNE, MENEZES, NOROGNA, *& d'autres Officiers.*

LE DUC.

Tout conſpire pour nous, & l'eſclavage ceſſe.
Généreux défenſeurs, intrépides guerriers,
Venez ceindre vos fronts des plus brillants lauriers.
Les nobles ſont toujours l'appui de la couronne,
La gloire de l'état & le ſoutien du trône;
Je vois revivre en vous tous ces heros fameux
Qui firent triompher les Princes mes ayeux.
Parmi les ſouverains, le plus fort eſt le maître;
En défendant mes droits je paſſe pour un traître:
Ce jour a dévoilé ce myſtère fatal;
J'ai tout à redouter d'un ſuperbe rival.
Il veut nous enlever le ſeul bien qui nous reſte,
L'honneur; choiſiſſons-donc en ce moment funeſte,
La mort des ſcélerats ſous le fer des bourreaux,
Où dans le champ d'honneur le trépas des heros.
Vous ne balancez point; je vois ſur vos viſages,

De tous vos ſentimens d'éclatants témoignages.
Il en eſt tems, enfin, frappons les derniers coups;
Et je n'enchaîne plus votre noble courroux;
S'il en était quelqu'un qui préferât la vie,
A l'honneur de verſer ſon ſang pour la patrie,
Je lui rends ſa parole, il n'a qu'à s'éloigner;
Le lâche ne peut nuire, & n'eſt qu'à dédaigner.
Eh quoi! vous rougiſſez! ce ſoupçon vous offenſe;
Et vos cœurs outragés reſpirent la vengeance!
Je vous raſſemble ici pour la derniere fois;
Demain la liberté reprendra tous ſes droits.

DALMEYDA.

Peut être que la mort au gré de mon envie
Dans ce jour fortuné doit terminer ma vie.
Grand Dieu! que ce trépas aurait d'appas pour moi!
Je mourrais trop content en vous nommant mon Roi.
Toi qui lis dans mon cœur exauce ma priere,
Et termine à ce prix ma trop longue carriere,
Arbitre ſouverain de la terre & des cieux:
Le dernier de mes jours ſera le plus heureux.

PINTO.

Frappons Vaſconcellos; on le hait, on l'abhorre,
Il fit perir les grands & leur ſang fume encore.

LE DUC.

Qu'on épargne ſur tout le ſang des Portugais;
Il faut par quatre endroits attaquer le Palais;
Menezès chargera la cohorte allemande,
Elle eſt près du chateau, Palleya la commande.
Tandis que Dalmeyda ſurprendra ſur le port
Les ſoldats eſpagnols renfermés dans le fort.

Salsaigne, du Palais gardant tous les passages,
Se saisira des grands qui serviront d'ôtages.
Mendoze & Norogna de cet emploi jaloux
Resteront en ces lieux & veilleront sur vous.

LA DUCHESSE *avec feu.*

J'entendrais de ces murs tout le peuple en allarmes
Les cris des combattans, le tumulte des armes,
Je resterais tranquille, & la faulx de la mort
Sur vous..... n'attendez point un si pénible effort;
J'irai de rang en rang au milieu du carnage,
Ranimer les soldats, rechauffer leur courage;
De tous vos ennemis, je préviendrai les coups;
Je sais vaincre ou mourir auprès de mon époux.

LE DUC.

Grand Dieu! vous l'inspirés! ce superbe courage
Est de notre bonheur le plus certain préfage;
Dès que l'astre du jour se cachant sous les eaux,
Prêtera sa lumiere à des mondes nouveaux;
En sortant de ces lieux, les uns en diligence
Auront soin de se rendre au Palais de Bragance.
Les autres s'armeront chez Mathos d'Acugna,
Le peuple chez Mendoze, & les Grands chez Souza;
Mello vers l'arsenal répandant les allarmes,
A la tête des siens s'emparera des armes;
Pour commencer l'attaque allons tout préparer.

DALMEYDA *tirant son epée.*

Avant de nous quitter, jurons tous par ce fer,
De vaincre ou de périr dans les champs de la gloire;

LA DUCHESSE.

On vous verra sans doute enchaîner la victoire.

(*Tous les conjurés s'avancent en cercle autour du Duc & de la Ducheſſe, en jurant tous ſur leurs épées nues*) ; *ils diſent enſemble*
Nous jurons.

LA DUCHESSE *au milieu des épées nues, prend la main du Duc, & dit.*

Citoyens ; j'atteſte devant vous,
Tout mon attachement au Prince mon époux ;
C'eſt un ſerment pour moi, puiſſant, inviolable ;

DALMEYDA.

Le notre également eſt ſacré, reſpectable,
Nous jurons par l'honneur.

LA DUCHESSE *avec feu.*

Je jure par l'amour.

LE DUC.

Je reçois vos ſermens, nous vaincrons en ce jour.
L'honneur, la liberté, l'amour de la patrie :
Voilà nos défenſeurs contre la tyrannie.

(*le Duc & les officiers ſe retirent*)

SCENE III.

LA DUCHESSE *ſeule.*

TRemblez, fiers Eſpagnols, on foule aux pieds vos loix;
Tremblez ! un Dieu vengeur, vous parle par ma voix.
Vous avez vainement prodigué les ſupplices.
Tout s'arme, tout s'unit contre vos injuſtices.
Depuis aſſez long-tems exerçant vos fureurs,
Vous rempliſſez ces lieux de carnage & d'horreurs ;
Déja je vois briller le fer de la vengeance,

L'air

L'air retentit au loin, du seul nom de Bragance,
Et tout le Portugal éclatant à la fois,
Témoigne son amour pour le sang de ses Rois.

SCENE IV.

LA DUCHESSE, DONA DALMADA.

DONA DALMADA.

LE Prince est sur le port.

LA DUCHESSE.

Il vole à la victoire.

DONA DALMADA.

O bonheur imprévu, que mon cœur ne peut croire!

LA DUCHESSE.

Les Conjurés sont prêts; tous les grands sont pour nous.

DONA DALMADA.

Mon fils combattra-t-il auprès de votre époux?

LA DUCHESSE.

Il ignorait encor nos projets de vengeance.

DONA DALMADA.

Quoi! je verrais ainsi tromper mon espérance.
On combat pour le Duc & pour la liberté;
Mon fils serait exclus! l'aurait-il mérité!
Madame, quel affront!

LA DUCHESSE.

Je connais son courage;
Mais crains également son amour & son âge.

DONA DALMADA.

Il est jeune, amoureux, son cœur est combattu;

Mais l'amour eſt plus faible, & céde à la vertu ;
Il n'a pas oublié la priſon de ſa mere,
Le nom de ſes ayeux, le trépas de ſon pere.
Il a vu tant de fois les meilleurs citoyens,
Proſcrits par leurs tyrans, ou privés de leurs biens.
Tant d'objets à venger le forcent au ſilence.
(*avec feu.*)
Ah ! Madame ! excuſez un tranſport de vengeance.
Je vais chercher mon fils, & l'armer de ma main,
Au milieu du combat, je le conduis ſoudain :
C'eſt-là qu'aux yeux du Duc ſignalant ſon courage ;
On le verra par-tout, au milieu du carnage.
Raſſembler les ſoldats, aller de rang en rang,
Braver les Eſpagnols, & prodiguer ſon ſang.
Puiſſe-t-il en ce jour, en ſe couvrant de gloire ;
Devant moi, devant vous, enchaîner la victoire ;
Peut-être, on eſt aux mains, & mon cœur éperdu,
Semble ſe reprocher d'avoir trop attendu.
J'y cours.....
(*elle ſort.*)

SCENE V.

LA DUCHESSE, *ſeule.*

EN ce palais tout eſt calme & tranquille ;
Les cris des combattans reſpectent cet aſyle....
Mais aucun des guerriers ne paraît à mes yeux,
Mendoze & Norogna devraient être en ces lieux.

SCENE VI.

DALMADA, LA DUCHESSE;

DALMADA.

DEja les Conjurés remplis de confiance ;
Attendaient le ſignal avec impatience ;
Déja pour vous ſervir, le ſoldat plein d'ardeur
Accuſait tous les Chefs de crainte ou de lenteur ;
Quand ſoudain Dalmeyda placé ſur le rivage,
A vu Vaſconcellos s'embarquer ſur le Tage.

LA DUCHESSE.

Il nous échapperait.

DALMADA.

On attend ſon retour.
Bientôt vous entendrez le canon de la Tour.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, DALMADA, DONA DALMADA, *ſuivie d'un ſoldat qui porte une épée & un caſque.*

DONA DALMADA.

JE te retrouve enfin : voilà le Cimetère,
Qui ſervit ſi long-tems, de défenſe à ton pere ;
Sois mon ſang, ſois mon fils ; va punir les tyrans ;

Et te faire un rempart de leurs corps expirans;
Venge-toi, venge-nous, éteins la tyrannie;
Combats pour ton honneur, ton Prince & ta Patrie;
Si la fortune injuſte, & propice aux forfaits,
A mes embraſſemens t'enlevait pour jamais,
Avant de me quitter pour voler au carnage,
Reçois de mon amour ce tendre & dernier gage.
(*Elle embraſſe ſon fils.*)
Et ſi le Duc vaincu, tu deſcends au tombeau,
Je ne ſurvivrai point à ce malheur nouveau;
Je ne crains point la mort, je mépriſe la vie,
Je ne ſai point ramper avec ignominie:
Regarde..... (*elle tire un poignard.*) ce poignard ſervira ma fureur;
J'irai dans ſon Palais, immoler le vainqueur;
Jouir de ſon trépas, & de ma main fumante,
Me frappant auſſi-tôt, expirer trop contente...

DALMADA.

Quel parti prenez-vous?

DONA DALMADA.

Le ſeul digne de moi,
Va, cours, il en eſt tems, vole auprès de ton Roi.
(*Dalmada ſort.*)

LA DUCHESSE.

Et nous, ſuivons ſes pas, allons en diligence,
Echauffer les eſprits pour le Duc de Bragance.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, *seule.*

MOn Pere, en ce moment, rentre dans ce palais
Entouré de soldats, plus aigri que jamais ;
Rien n'a pu le fléchir, ni mes vœux, ni mes larmes ;
Ses yeux étincelans redoublaient mes allarmes.
Hélas ! n'écoutant plus que son ressentiment,
Il veut faire périr mon vertueux amant.
Evitons ce malheur ; & prouvons que Junie
Cherissait Dalmada plus que sa propre vie ;
Il y va de mes jours ; mais n'importe à quel prix !
Je vais lui reveler les desseins qu'on a pris.
Puisse-t-il par mes soins abandonner Lisbonne !
Puisse-t-il éviter la mort qui l'environne !

Il me devrait la vie! ah! trop flatteur eſpoir!
Conſerver mon amant eſt mon premier devoir.
Que m'importe Lisbonne, & l'Eſpagne & moi-même;
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce qu'il aime.
Sauvons, s'il en eſt tems, des jours ſi précieux,
Et forçons Dalmada d'abandonner ces lieux.
L'inſtant eſt déciſif; volons; j'entends mon Pere!
Oh Ciel! c'eſt mon amant enflammé de colere.

SCENE II.

JUNIE, DALMADA, *armé.*

JUNIE.

ENfin je vous revois.

DALMADA.

Armé pour vous venger.

JUNIE.

Pourquoi cet appareil?

DALMADA.

Vos jours ſont en danger.

Partez.

JUNIE.

Moi!

DALMADA.

Je ne puis en dire d'avantage;
Un vaiſſeau par mes ſoins préparé ſur le Tage,
Vous attend vers le fort; j'y conduirai vos pas.

JUNIE.

Vous êtes dans ces lieux, & vous ne craignez pas!
Fuyez!

DALMADA.

Fuyez! ainſi l'ordonne la prudence.

JUNIE.

Dalmada, vous montrez beaucoup de confiance.

DALMADA.

Abandonnez ces lieux, pour n'y rentrer jamais.

JUNIE.

Redoutez cet aſyle, & ſortez du Palais.

DALMADA.

Evitez avec ſoin les regards de ma mere.

JUNIE.

Échappez au plutôt au courroux de mon pere.
Il en veut à vos jours.

DALMADA.

Je vous réponds des miens.

JUNIE.

L'Arrêt eſt prononcé.

DALMADA.

Qu'il craigne pour les ſiens.

JUNIE.

Vous prétendez en vain éviter ſa vengeance.

DALMADA.

Je vous ferai trembler, ſi je romps le ſilence.

JUNIE.

Dans une heure au plus tard on doit vous enchaîner.

DALMADA.

Dans une heure au plus tard on doit l'aſſaſſiner.

JUNIE.

Qu'ai-je entendu?

DALMADA.

Madame!

JUNIE.

Aſſaſſiner mon pere!

Eſt-ce vous dont le bras? parlez?

DALMADA.

Je dois me taire.

JUNIE.

Vous taire; ah! Dalmada! mon cœur déſeſpéré,
Par des doutes cruels ſe trouve déchiré.

(*avec tendreſſe.*)

Hélas! ſi tu m'aimais..... ſi tu m'aimes encore.

(*elle veut ſe mettre aux génoux de ſon amant.*)

DALMADA.

Quoi! Junie aux génoux de l'amant qui l'adore!

JUNIE.

Diſſippe mon effroi, je crains tous les malheurs;

DALMADA.

Dalmada n'eut jamais d'armes contre vos pleurs.

JUNIE.

Eh bien! dévoile ce myſtere.

DALMADA.

Fuyez, ſauvez vos jours, & ſauvez votre pere.
C'eſt vous en dire aſſez; profitez des momens.

JUNIE.

On veut l'aſſaſſiner.

DALMADA.

J'ai trahis mes ſermens;
C'eſt le plus fort lien que connait la nature,
C'eſt le plus tendre amour, qui m'a rendu pajure;
Puis-je m'en repentir!.... mais fuyez.... je vous vois

Sans

Sans doute en ce moment, pour la derniere fois;
Votre amant malheureux, perdant tout ce qu'il aime,
Ne pourra point survivre à sa douleur extrême
Il cherchera la mort.

JUNIE.

Qu'oses-tu proférer!

DALMADA.

Le Duc est triomphant; partez sans différer.

(*on entend un bruit confus.*)

Hélas! il n'est plus tems!

JUNIE.

Ciel!

DALMADA.

J'entends un bruit d'armes!
Je sens en ce moment redoubler mes allarmes.
Si la mort à grands pas s'avançait vers ces lieux!
Commencez donc par moi

(*Il avance vers le fonds du théatre.*)

JUNIE.

Cher amant! quels adieux!

DALMADA.

Barbares!

JUNIE.

Quels transports! qu'allez-vous entreprendre?
Vous m'abandonnez donc?

DALMADA.

Je vole vous défendre.

(*Il sort.*)

JUNIE.

Ah! de grace! arrêtez!.... il ne m'écoute plus,
Et pour le retenir mes soins sont superflus;

J'entends le bruit du fer, & mon ame incertaine...
Mon pere..... cher amant... qu'elle crainte ſoudaine!
Veille ſur lui, grand Dieu!... n'achevez pas cruels!
Malheureuſe!... & pour qui ſont tes vœux criminels?
Mon pere! ils ſont pour vous!.... je le dois... je balance...
Je crains pour mon amant.... mais mon pere s'avance.

SCENE III.

JUNIE, VASCONCELLOS, *ſuivi de quatre gardes.*

VASCONCELLOS.

MA fille, Dalmada, ſera-t-il votre époux?

JUNIE.

Ah! daignez m'écouter; j'embraſſe vos génoux.

VASCONCELLOS.

Trahira-t-il le Duc? avant que je prononce,
Vous ſavez ſes deſſeins, vous ſavez ſa réponſe,
Parlez?

JUNIE.

Il vous chérit.

VASCONCELLOS.

Eh quoi! vous balancez;
Ce doute m'éclaircit, & c'eſt m'en dire aſſez;
(*aux gardes.*)
Arrêtez Dalmada.

JUNIE.

Si vous aimez Junie,

Epargnez mon amant, qu'il vous doive la vie ;
Un bienfait eſt un titre ; & les cœurs généreux,
N'ont jamais oublié, ce qu'on a fait pour eux.

VAS CONCELLOS.

Qu'on le mene à la Tour.

(*les gardes ſortent.*)

Je ne veux rien entendre.

(*à ſa fille.*)

Et ces beaux ſentimens ne ſauraient me ſurprendre...
Quoi ! ma fille, d'accord avec mes ennemis,
Voudrait faire avorter les deſſeins que j'ai pris,
Et pour un fol amour, trompant ma vigilance,
Arracher un coupable à ma juſte vengeance.
Je prétends le punir, & bientôt ſon trépas.....

JUNIE.

Ah ! mon pere arrêtez ! je ne vous trompe pas.
Mon cœur eſt ſans détour peu fait pour l'impoſture.

VASCONCELLOS.

L'amour à trop ſouvent fait gémir la nature.
Pour ſauver votre amant vous voulez me trahir ;
Je ne le vois que trop.

JUNIE.

Vous me faites frémir !
Pouvez-vous le penſer ! malheureuſe Junie !
Eh ! que te reſte-t-il après cette infamie !
On t'accuſe d'un crime, on déchire ton cœur ;
Et ton pere lui-même eſt ton acccuſateur.

VASCONCELLOS.

Il ſera votre Juge, implacable & ſévere,
Si votre emportement allume ſa colere.
N'en parlons plus, Junie.

JUNIE *aux pieds de son Pere.*

Il y va de vos jours !

SCENE IV.

JUNIE, VASCONCELLOS, ET DONA DALMADA, *dans le fond du théatre.*

DONA DALMADA *à part.*

LE Miniſtre & ſa fille ! écoutons leurs diſcours.

VASCONCELLOS.

En vain vous prétendez employer l'artifice ;
Puiſqu'il veut m'y contraindre, il faut bien qu'il périſſe.
Malheur à Dalmada !

DONA DALMADA.

J'entends nommer mon fils.

JUNIE.

C'eſt de lui que je tiens cet important avis.
Profitez, m'a-t-il dit, d'un conſeil ſalutaire ;
Fuyez ; ſauvez vos jours, & ſauvez votre Pere :
Dans une heure au plus tard, on doit l'aſſaſſiner ;
Le peuple aime le Duc, & va le couronner ;
Croyez-en mes terreurs, croyez-en ma tendreſſe.

(*On entend cinq coups de Canon.*)

Oh mon pere ! fuyez !

DONA DALMADA, *à part.*

Qu'entends-je !

JUNIE.

Le temps preſſe.

VASCONCELLOS.

Je laiſſe à votre ſexe & la fuite & les pleurs ;
Le mien doit oppoſer le courage aux malheurs ;
Mes braves Caſtillans ſerviront ma colere.

JUNIE.

Que peut de vos guerriers la valeur mercénaire
Contre un Prince adoré, prodigue de bienfaits,
Deſcendant de nos Rois, l'eſpoir des Portugais.

VASCONCELLOS.

En vain ſes partiſans l'appellent à l'empire ;
Vouloir le couronner, c'eſt vouloir le détruire ;
C'eſt proſcrire ſa tête, & hâter ſon trépas,
Et je vais près du fort, raſſembler mes ſoldats.
Suivez moi.

DONA DALMADA, *le poignard à la main.*

(*) Frappons.

JUNIE.

Ciel !

Vaſconcellos déja prêt à quitter la ſcène, monte dans un appartement voiſin quand DONA DALMADA *le frappant de pluſieurs coups de poignard, lui dit :*

Des mains de la vengeance
Reçois de tes forfaits la digne récompenſe.

(*) Le caractere & la ſituation de dona Dalmada rendent ce coup de théâtre moins ſurprenant ; d'ailleurs, ſuivant l'hiſtoire, Vaſconcellos fut tué dans le palais par les Conjurés qui le trouverent caché dans une armoire menagée dans l'épaiſſeur de la muraille, & couvert de papiers ; Souſa L. 3. C. 3. *page* 565.

Vaſconcellos en tombant ſur les marches.

Ma fille, je me meurs.

JUNIE.

Mon pere!

DONA DALMADA *à Vaſconcellos*,

Malheureux!

Peris dans les remords, leurs tourmens ſont affreux.

JUNIE, *embraſſant ſon pere mort.*

Il n'eſt plus.... il n'eſt plus.... aſſaſſine Junie,
Couronne tes forfaits en m'arrachant la vie;
Je conduirai ta main; frappe-c'eſt ton devoir;
Frappe, tu reduiras ton fils au deſeſpoir.
Ce fils que tu cheris.

DONA DALMADA *avec feu.*

Tu l'as rendu parjure;
C'eſt par toi que ſa bouche à connu l'impoſture.
Il ſerait digne encor du ſang de ſes ayeux,
Digne de mon amour, il ſerait vertueux;
Il a trahi ſon Prince, il a fletri ſa gloire;
Il a déshonoré ſon nom & ſa mémoire.

JUNIE.

Frappe.....

(*Elle prend le poignard.*)

Mon bras plus ſûr, ſaura percer mon flanc;

(*Elle veut ſe frapper.*)

Ah! du ſang de mon Pere, il eſt encor fumant.

SCENE V. *

JUNIE, DONA DALMADA, ET DALMADA, *entrant avec précipitation.*

DALMADA, *sans voir sa Mere, ni sa Maitresse.*

Sauvons, s'il en est tems, ma maîtresse & son pere ;
Qu'elle échappe sur tout aux regards de ma mere.

JUNIE, *le poignard à la main,*

O spectacle funeste ! ô moment plein d'horreur !
(*avec enthousiasme.*).
Ce fer est dans mes mains, il me rend ma fureur.
(*Elle leve le bras pour frapper dona Dalmada.*)
Expire sous mes coups.

DALMADA, *arrêtant le bras de sa maîtresse prête à poignarder sa mere.*

Que faites-vous, Junie ?

JUNIE. *se frapant.*

Je t'aime, & m'en punis en m'arrachant la vie ;
J'avois trop attendu pour terminer mon sort ;
C'est toi qui dans mon sein as fait voler la mort.

(*) Il y a dans toute cette scène & dans la fin de la précédente, une rapidité d'actions, dont la lecture ne peut donner une idée.

DALMADA, *en pleurs.*

J'ai causé ton trépas.

JUNIE

Quoi! tu répans des larmes.
Ce moment plein d'horreur, est pour moi plein de charmes.
Dans ces derniers instans ou je dépens de moi,
Cher amant, cher époux, je te donne ma foi.
(*Elle tombe aux piéds de son Pere.*)
Soutiens moi..... je succombe....

DALMADA.

Ah Junie!.... elle expire!....
(*avec fureur.*)
C'est moi qui l'assassine, O! Ciel! & je respire!
(*Il veut se percer de son épée.*)
Je n'y survivrai pas!

DONA DALMADA *l'arrêtant.*

Fils indigne de moi,
Pour en trancher le cours ta vie est-elle à toi?
Ton sang est à l'etat, tes jours à ta patrie;
Conserve-les pour elle, éteins la tyrannie;
Va défendre ton Roi, signaler ta valeur;
Voilà le seul moyen de sauver ton honneur.
Je ne te parle point de ta mere éplorée;
Si ma mort te rendait une amante adorée,
J'ai lû dans tes transports (faut-il le reveler)
On verrait aisément mon fils s'en consoler.
Non content de trahir ton Prince & ta Patrie,
Tu prétends sur mon front imprimer l'infamie.
Malheureux! Vois ton Pere expirant pour les Rois;
Entens sur l'échafaud sa défaillante voix.
Je meurs, te disait-il, digne de nos Ancêtres;

Souviens-toi de ma mort, & sers bien tes vrais maîtres,
Il reçut ton serment, tu lui donnas ta foi;
Et son sang aussi-tôt rejaillit jusqu'à toi.
Démens-donc ces temoins.

DALMADA.

Oh! Junie! Oh ma mere!

DONA DALMADA *lui rend son epée.*

Venge par mon trépas une amante si chere,
Pour un crime de plus voudrais tu t'arrêter?
Ingrat, traitre, parjure!

DALMADA.

Ah; daignez m'écouter!
Vous ne reverrez plus votre fils trop coupable;
Le courroux de ma mere est un poids qui m'accable;
J'ai perdu mon amante & je cours au trépas.

(*il sort avec précipitation.*)

DONA DALMADA.

Où vas-tu malheureux!..... ne m'abandonne pas.....
Mais non!... vole au plutôt où t'appelle la gloire!

SCENE VI.

DONA DALMADA ET PINTO, *accourant.*

PINTO.

LE Duc sous ses drapeaux enchaine la victoire
Les vieillards, les enfans, tous combattaient pour lui;
Et l'amour de son peuple est son plus ferme appui.

Ce ſexe ſi charmant, que l'on croit ſi timide
Pour défendre ſon Prince eſt le plus intrépide ;
En vain les Allemans étaient maîtres du fort,
Accablés par le nombre ils ont trouvé la mort ;
De tous nos ennemis, la foule eſt diſſipée ;
Dans leur ſang odieux cette main s'eſt trempée ;
Et Salſaigne ſuivi, des plus braves ſoldats,
Pourſuit un reſte obſcur qui s'échappe au trépas.
Le Prince cependant, vers le château s'avance ;
Le Peuple avec tranſport éclate en ſa préſence ;
Le Portugal renaît, au nom ſeul de ſes Rois,
On entend que ces mots, répétés mille fois :
VIVE, VIVE LE ROI.

(LE PEUPLE *derriere le théatre.*)

VIVE, VIVE BRAGANCE.

PINTO.

Entendez-vous ces cris ! mais le Prince s'avance.

Le Théâtre s'ouvre, & l'on voit dans l'enfoncement le Tage & les Vaisseaux qui tirent le canon pendant que le Roi entre sur la Scene.

SCENE VII ET DERNIERE.

LE ROI, LA REINE, DONA DALMADA, PINTO, MENDOZE, DALMEYDA, *tenant deux Couronnes d'or*, SALSAIGNE, SOUZA, MELLO, MENEZÉS, NOROGNA, LES OFFICIERS, LES SOLDATS, *portant des drapeaux, où l'on voit écrit* : Vive la liberté, Vive le Roi, Vive Bragance.

Les Gardes empêchent la foule du peuple d'entrer, pendant que les Acteurs se rangent sur la scéne, & que le Roi met la Couronne sur sa tête, le Peuple crie : Vive, Vive le Roi, Vive, Vive Bragance.

LE ROI.

PEuple, soyez heureux en vivant sous mes loix ;
Le bonheur des sujets fait la grandeur des Rois.
Des fureurs des méchans innocentes victimes,
Vous avez trop gémi sous l'empire des crimes ;
Que ce jour fortuné signale pour jamais,
Et les bienfaits du Prince, & l'amour des sujets.
Citoyens, si le ciel seconde mon courage,
Vos jours s'écouleront sans trouble & sans nuage ;
Content d'avoir chassé vos superbes vainqueurs,

Je ne veux déſormais de tribut, que vos cœurs.

LE PEUPLE.

VIVE LA LIBERTÉ, VIVE, VIVE BRAGANCE,

LE ROI.

(*au peuple.*) (*à la Reine.*)

Amis, c'en eſt aſſez; & vous dont la clémence,
Dont l'ame bienfaiſante à gagné tous les cœurs,
Partagez avec moi, mon rang, & mes grandeurs;
Reine, que vos vertus embelliſſent le Trône,
Recevez de ma main cette Auguſte Couronne;

(*Le Roi met une couronne ſur la tête de la Ducheſſe, & l'on entend le Canon.*)

Et voyez mes ſujets en des momens ſi doux;
Vous rendre encor plus chers, les dons de votre époux.

(LE PEUPLE *applaudit, & crie.*)

VIVE LA REINE.

LA REINE, *attendrie.*

O jour d'amour & de Victoire!
Peuple, il ſera préſent ſans ceſſe à ma mémoire.

LE ROI.

Le fier Vaſconcellos échappe à ſon deſtin.

DONA DALMADA.

J'ai vengé mon époux; il eſt mort par ma main.

LE ROI.

Quoi! Madame! c'eſt vous qu'ici je vois paraître.

DONA DALMADA.

Vous détournez les yeux! Ah mon fils eſt un traître!

LE ROI.

Gardez vous d'accuſer ce fils dont la valeur,
A ſauvé ſon pays & rend ſon Roi vainqueur.

DONA DALMADA.

Comment.... il ſe pourrait.... & ſa mere l'ignore.

LE ROI.

Un gros de Cavaliers se défendait encore;
Quand Dalmada soudain, en généreux guerrier;
Contre les Espagnols s'élance le premier;
Percé de mille coups, mais tout couvert de gloire;
Ce héros expirant assure la victoire.

DONA DALMADA.

(avec enthousiasme.)

Il est mort pour son Prince!..... il n'est plus! & je vis!

(elle tombe évanouie.)

LE ROI.

Vous trouverez en moi le plus tendre des fils,
Souffrez que votre Roi vienne essuyer vos larmes;
Trop heureux s'il pouvait dissiper vos allarmes;
Il sait combien ce jour doit vous couter de pleurs,
Et veut par ses bienfaits réparer vos malheurs.
La premiere vertu des Rois est la clémence,
Et celle des grands cœurs est la reconnoissance.
(aux Officiers.)
Un instant, quelquefois, sauve ou perd les états;
Il faut se préparer à de nouveaux combats;
Le jaloux Castillan & l'Espagnol avide,
Signalerent bientôt leur vengeance homicide;
Et le fer à la main Philippe furieux,
De carnage & de sang innondera ces lieux.
J'ai tout prévu. Mello voguant vers la Tamise,
De Charles recevra la foi qu'il m'a promise.
Vous, Salsaigne, volez aux remparts de Paris,
Qu'un traité solemnel m'engage avec Louis.
Descendant des Capets, la France est ma Patrie,
Si le sang nous unit, que l'amitié nous lie;

Menezes cependant s'emparera des forts,
Et Souza des vaisseaux renfermés dans les ports ;
Pour vous, suivez mes pas, soutiens de la Patrie,
Guerriers, dont la valeur bannit la tyrannie ;
Le Portugal est libre ; il a brisé ses fers ;
Allons-en rendre grace au Roi de l'univers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.